Jocelyne Porcher, *Éleveurs et animaux. Réinventer le lien*. Préface de Boris Cyrulnik. Paris, PUF/Le Monde, 2002, XIV-301 p. (Prix « Le Monde de la recherche universitaire »).

Jean-Pierre Digard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3023>

DOI : 10.4000/etudesrurales.3023

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 309-314

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Jocelyne Porcher, *Éleveurs et animaux. Réinventer le lien*. Préface de Boris Cyrulnik. Paris, PUF/Le Monde, 2002, xiv-301 p. (Prix « Le Monde de la recherche universitaire »). », *Études rurales* [En ligne], 169-170 | 2004, mis en ligne le 13 avril 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.3023>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Jocelyne Porcher, *Éleveurs et animaux. Réinventer le lien*. Préface de Boris Cyrulnik. Paris, PUF/Le Monde, 2002, XIV-301 p. (Prix « Le Monde de la recherche universitaire »).

Jean-Pierre Digard

- 1 Voilà une thèse qui sort de l'ordinaire, au moins par son sujet et par la personnalité de son auteur. Dans une belle introduction dans laquelle elle retrace, avec des mots simples mais qui font mouche, les émotions et les doutes qui sont à l'origine de sa vocation d'éleveur puis de zootechnicien critique, Jocelyne Porcher s'explique sur la nature et les fondements de son travail. Elle reconnaît que celui-ci « réunit [...] un point de vue subjectif critique contre le traitement industriel des animaux d'élevage et un questionnement scientifique objectivé sur la relation entre hommes et animaux d'élevage » (p. 3). Les choses dérapent alors quand, convoquant pêle-mêle Proust, Husserl et Yourcenar à la rescousse – pourquoi eux plutôt que d'autres ? –, l'auteur entend expliquer que « l'activité scientifique est partie prenante des rapports sociaux » et que « le scientifique est donc nécessairement engagé » (p. 3).
- 2 Précisant ensuite sa position, elle distingue les « protecteurs » des animaux de leurs « défenseurs », radicaux de la mouvance « Libération animale », qui prétendent s'exprimer au nom des « animaux non humains » ; quant à la notion, actuellement très en vogue, de « bien-être animal », elle lui préfère celle, moins floue, de « bien-être des animaux en élevage » (p. 6) – bien-être pour les animaux qui ne saurait, à ses yeux, exister indépendamment de celui des éleveurs.
- 3 Dans une écriture qui ne brille pas par son aisance, J. Porcher annonce d'emblée ce qu'elle entend démontrer :
- 4 1) « Les attitudes des éleveurs envers leurs animaux reposent sur un système de pensée cohérent impliquant les représentations de la personne, son affectivité et sa

propension à communiquer avec ses animaux. La relation entre éleveurs et animaux et le comportement animal sont contextualisés par le système de production et par l'organisation collective du travail en élevage, lesquels peuvent s'inscrire en harmonie ou en contradiction avec les attitudes autonomes des éleveurs. » (P. 7)

- 5 2) « En dépit de décennies de développement de “productions animales” à vocation industrielle et productiviste, a subsisté chez de nombreux éleveurs français une représentation de leur métier fondée sur la relation à l'animal d'élevage, impliquant la mise en œuvre d'un travail, au sein d'un système de production imposé ou choisi, légitimé et forgé par cette relation. [...] Le “bien-être” peut alors être interrogé comme la possibilité pour l'homme et pour les animaux d'exprimer dans le cadre du travail des comportements libres, c'est-à-dire de pouvoir être en relation avec le monde de façon autonome. » (PP. 7-8)
- 6 3) « Parce que l'élevage est un travail accompli avec les animaux, il conduit à la création d'une “seconde nature” chez l'éleveur et l'animal d'élevage, et à l'émergence d'un “vivre-ensemble” à l'origine de la communauté des hommes et des animaux. Cette “seconde nature” et ce “vivre-ensemble” répondent fondamentalement à un désir de nature pacifiée et, par cela même, ils constituent une revendication de “bien-être ensemble”, préalable à l'instauration d'un bien-être de l'animal et de l'homme dans le travail. » (P. 8)
- 7 Ayant défini ainsi son objectif, J. Porcher en précise l'enjeu, sous la forme d'une profession de foi qui apparaît pour le moins idéaliste en nos temps de libéralisme effréné : « L'élevage est la construction historique d'une relation avec les animaux qui implique notre société d'un point de vue non seulement économique mais également anthropologique, historique, psychologique... Nous construisons l'élevage comme nous le faisons de notre monde social. L'enjeu de l'élevage pour demain n'est pas seulement l'économie, c'est d'abord la relation à l'autre, humain et animal, et à la nature. L'enjeu de l'élevage, posé par la demande sociale de “bien-être animal”, ce sont les termes de l'échange, c'est la reconnaissance que nous sommes avec les animaux domestiques dans un rapport d'échange, dans un rapport de don. » (P. 10) On en oublierait presque que les animaux dont il est question ici sont des bêtes de rente qui ne sont élevées que pour être tuées et mangées...
- 8 Mais revenons-en à l'ouvrage de J. Porcher. Il est organisé en six chapitres. En partie historique, le premier décrit comment, de l'élevage traditionnel, ici exagérément idéalisé – la vie avec l'animal est décrite comme un « compagnonnage » –, on est passé à l'élevage productiviste, outrancièrement diabolisé – les « productions animales », « une industrie comme les autres » –, avec une coupable désignée, la zootechnie, qui est définie comme « science de l'exploitation des animaux au service des nations industrielles » (p. 27), et est accusée d'avoir consacré la conception de l'animal en tant que machine – les zootechniciens apprécieront ! Ces propos quelque peu excessifs sont heureusement entrecoupés par des exemples bien documentés – élevage porcin en Bretagne, bovin en Franche-Comté – mais dont la portée démonstrative tourne court.
- 9 Le « bien-être animal » (BEA), qualifié de « fausse question », fait l'objet du chapitre II. J. Porcher voit deux limites principales au développement du modèle productiviste : un seuil critique économique, caractérisé par la surproduction, et un seuil critique éthique, marqué par les interrogations croissantes du public sur la consommation de viande et sur le BEA. À ce propos, elle regrette que l'affectivité et la communication soient les grandes absentes des recherches sur le BEA ; elle appelle donc de ses vœux

une zootechnie qui serait, non plus la science de l'exploitation des animaux mais la « science de la *relation* aux animaux » (p. 50). Pour elle, en effet, la bonne « question de recherche » n'est pas : « la relation homme-animal a-t-elle des effets sur le bien-être animal ? » mais : « l'investissement affectif des éleveurs pour leurs animaux et la communication qui existe entre eux ont-ils des effets sur le bien-être des personnes et des animaux ? » (p. 67), ou encore : « l'implication affective des éleveurs pour leurs animaux et la communication entre éleveurs et animaux participent-elles du travail en élevage et du bien-être des animaux et des personnes ? » (p. 68). Pour y répondre, J. Porcher a mis en œuvre dans trois régions – le Grand-Ouest, la Franche-Comté et le Limousin – un « dispositif de recherche » qui va « de l'écoute intersubjective des éleveurs à la validation d'affirmations objectivées », à l'aide de trois questionnaires – « affectivité », « travail » et « animal » – dont les résultats fournissent la matière des chapitres III, IV et V.

- 10 Intitulé « De l'amitié avant toute chose », le chapitre III met donc l'accent sur le rôle de l'affectivité et des émotions dans la relation aux animaux d'élevage. Après un tour d'horizon des travaux se rapportant au concept d'attachement, qui l'a conduite de J. Bowlby (1958), sur la relation mère-enfant, à M.F. Seabrook (1986), sur la relation éleveurs-animaux, J. Porcher conclut : « Un comportement amical avec les animaux a une influence favorable sur la productivité, sur la capacité reproductrice des animaux et sur leur comportement général en réduisant la peur de l'homme et donc le stress lors de situations potentiellement perturbantes. » (P. 98) Les réponses des éleveurs au questionnaire « affectivité », dont des extraits sont donnés pp. 107-150, opposent affectivité, jugée positivement, et pouvoir, jugé négativement. L'anthropomorphisme, pourtant rejeté par la « zootechnie productiviste », y est très présent : « les animaux, il faut s'en occuper comme des gens, c'est pareil » (p. 111), « les animaux me procurent plus de satisfactions que les humains » (p. 131), etc.
- 11 Après avoir, de manière quelque peu désordonnée, pioché dans Marx pour tenter d'éclairer la notion de travail, objet du chapitre IV, J. Porcher constate, non sans perspicacité, que « l'animal [...] n'a jamais acquis le statut de travailleur » (p. 157), à tort, ajoute-t-elle, car « le bœuf travaille, le chien travaille, ils en ont bien conscience et ils savent ce qu'ils font. Les éleveurs qui travaillent avec ces animaux en ont conscience aussi et en ont très souvent une représentation qui les apparente à des collègues, des partenaires de travail » (p. 158), d'où cette interrogation, pour le moins surprenante : l'animal « ne doit-il pas lui aussi être libéré de l'aliénation de la domesticité au même titre que les esclaves et les femmes ? » (p. 158) – parallèle ô combien flatteur pour ces derniers ! De fait, ce sentiment d'aliénation, de rejet de la concurrence effrénée – « mon métier me dégoûte » (p. 166), le désir de « vivre l'élevage tel qu'on l'a rêvé » (p. 186) – domine dans les réponses que les éleveurs, « bios » et « alternatifs » surtout, apportent au questionnaire « travail » (pp. 166-193).
- 12 Poursuivant, dans le chapitre V, le parallèle entre humains et animaux, et prenant acte que, décidément, l'animal d'élevage n'intéresse pas les éthologues, J. Porcher se tourne, pour combler les lacunes de ces derniers, vers la psychologie phénoménologique et vers l'École de Palo Alto qui définissent, selon elle, la communication homme-animal comme « un échange intentionnel ou non de significations entre individus, le fait de mettre ou d'avoir quelque chose en commun, ce quelque chose amenant à une modification du comportement d'un ou des acteurs de la communication » (p. 210). Elle livre ensuite le résultat de ses observations dans un échantillon de 7 élevages types :

- 13 1) 1 élevage laitier « biologique » de 70 holstein à l'herbe dans le Grand-Ouest (l'éleveur est caractérisé comme « bio lucide réservé ») ;
- 14 2) 1 élevage laitier de 170 holstein en stabulation dans le Grand-Ouest (éleveur « productiviste non affectif ») ;
- 15 3) 1 élevage laitier de 50 montbéliardes à l'herbe dans le Jura (éleveur « affectif ») ;
- 16 4) 1 élevage laitier de 40 montbéliardes à l'herbe dans le Jura (éleveur privilégiant son « pouvoir ») ;
- 17 5) 1 élevage naisseur-engraisseur de 386 truies en loges dans le Grand-Ouest (éleveur « productiviste indifférent ») ;
- 18 6) 1 élevage naisseur-engraisseur « biologique » de 40 truies en plein-air dans le Grand-Ouest (éleveur « bio lucide réservé ») ;
- 19 7) 1 élevage de vaches allaitantes et de 6 truies cul-noir en plein-air tenu par une femme dans le Limousin (« affective lucide »).
- 20 D'un type à un autre, les perceptions que les éleveurs ont du comportement des animaux varient du tout au tout en fonction des conditions d'élevage : « agir sur le monde, être en relation » en plein-air ; à l'inverse, les animaux « ne sont pas “eux-mêmes” dans cet environnement trop humain » (p. 229) que sont les étables ou les loges. De même, le rapport au travail n'est pas ressenti de façon identique : « les éleveurs les plus présents sur l'axe “angoisse/démission” (3 et 4) sont ceux qui offrent aux animaux les conditions de vie les plus autonomes » (p. 230) ; par ailleurs, « la satisfaction des éleveurs des systèmes industriels et intensifs se construit en grande partie sur le déni de l'affectivité : la leur, celle des animaux » (p. 230).
- 21 Au chapitre VI, J. Porcher tente une sorte de synthèse en recentrant son propos autour de trois définitions, élégamment amenées sur un mode interrogatif :
- 22 1) « C'est quoi être éleveur ? » : c'est créer du lien avec un autre... ce qui n'empêche pas que « la mort fait partie du travail en élevage, tout simplement parce qu'elle fait partie de la vie » (p. 239) ; « tout devrait donc être mis en œuvre pour que la mort soit donnée dans la dignité, pour l'animal et pour nous-mêmes » (p. 249).
- 23 2) « C'est quoi un animal d'élevage ? » : « l'animal d'élevage est lui aussi au travail, que ce travail lui donne une “seconde nature” qui le différencie fondamentalement de l'animal “sauvage” et en partie de l'animal “familier” » (p. 245) ; cette « seconde nature » supposerait que les comportements acquis sont génétiquement transmissibles – ce qui est loin d'être reconnu par les biologistes et les éthologues, mais, de cela, pas un mot... J. Porcher préfère chercher l'approbation de Marx (qui ne la démentira pas) en appliquant à l'animal sa célèbre formule (citée sans références !) : « En agissant sur la nature qui est hors de lui [...] et en la transformant, il transforme aussi sa propre nature. » (P. 247)
- 24 3) « C'est quoi le bien-être ? » : pour J. Porcher, souffrance animale et souffrance humaine sont liées « car l'animal ne souffre pas seul » (p. 286) ; la cause du « mal-être au travail » réside dans la rupture du « lien social » entre l'éleveur, que la pression techniciste et productiviste oblige à réprimer son affectivité, et l'animal, qui, « coupé de la reconnaissance de son “travailler” [...] devient “fou” » (pp. 261-262).
- 25 La conclusion du livre consiste en un acte d'accusation contre les logiques utilitariste et économique responsables de l'exploitation et de la rentabilisation de la matière animale, contre l'indifférence qui entoure l'animal d'élevage, dont ni les syndicalistes

agricoles, ni les écologistes, ni les protectionnistes ne se soucient, contre le paradoxe qui consiste à « protéger les corbeaux et les loups et massacrer par millions les vaches pour assainir les marchés » (p. 275). C'est ensuite un plaidoyer pour un éleveur idéal, « passeur de sens entre le monde animal et le monde humain » (p. 278), et un élevage idyllique, fondé sur « un engagement de réciprocité avec les animaux domestiques [...] à vivre ensemble plutôt que séparés, ainsi que nous vivons entre hommes sur la base du don et du contre-don » (p. 276), de sorte que « le “bien-être” n'est pas un *plus* que nous devrions opportunément offrir aux animaux pour répondre aux attentes du marché, mais un *minima* dans nos relations envers eux et envers nous-mêmes » (p. 286).

- 26 Une fois refermé le livre de J. Porcher, il reste au lecteur à faire le tri des sentiments contradictoires qui l'ont assailli au fil des pages. Si *Éleveurs et animaux, réinventer le lien* est en même temps tellement attachant et aussi peu convaincant, naïf et maladroit parfois jusqu'au ridicule, c'est sans doute parce que, sous des apparences de scientificité et de « juste milieu », il s'agit avant tout d'un projet éthique et d'un ouvrage militant.
- 27 Par rapport aux autres « protecteurs » des animaux, la force de J. Porcher réside dans sa pratique professionnelle – éleveuse devenue zootechnicienne, elle sait de quoi elle parle – et dans le lien qu'elle établit entre souffrance des animaux d'élevage et souffrance des éleveurs. Il n'empêche que son travail est entaché de nombreux défauts.
- 28 On n'insistera pas sur le style pâteux et ampoulé, qui rend le livre en grande partie incompréhensible et, en tout cas, profondément ennuyeux à lire ; on n'insistera pas non plus sur les fautes de français caractérisées comme ces funestes « c'est quoi [...] ? », au demeurant peut-être intentionnelles, pour faire plus accessible – ce qui aggraverait encore leur cas.
- 29 Il faut s'attarder, en revanche, sur les bases documentaires de l'ouvrage. Des questionnaires et des enquêtes de terrain, il n'y a pas grand-chose à dire sinon que l'on n'en sait quasiment rien ! Quant à la bibliographie, riche de quelque 300 titres, elle se révèle lacunaire dans plusieurs domaines : par exemple, J. Porcher accorde une large place à la sémiologie mais elle en ignore les principaux travaux de référence (Ferdinand de Saussure, Éric Buyssens, Roland Barthes, Jeanne Martinet, Luis Prieto, Georges Mounin, etc.) et les applications à l'élevage (Yves Delaporte). À l'inverse, certains des travaux référencés dans la bibliographie n'ont visiblement pas été lus ou pas été compris ; toujours est-il qu'ils ne sont pas utilisés autant qu'ils auraient dû l'être. D'autres sont effectivement sollicités mais déformés ou détournés de leur sens originel. Ainsi, J. Porcher n'hésite pas à plaquer sur les animaux ce qu'écrivent Marx de l'homme agissant sur la nature – on aura décidément tout fait à ce pauvre Marx ! –, Mauss du don et du contre-don, François Sigaut de l'aliénation (« Folie, réel et technologie », *Techniques et Culture* 15, 1990 : 167-179).
- 30 Non contente d'appliquer aux animaux des schémas forgés dans et pour l'étude des humains, J. Porcher se livre aussi à un panégyrique à peine déguisé de l'anthropomorphisme. Les revendications de BEA, notion dont elle dénonce par ailleurs le flou, ne lui apparaissent nullement triviales. Le statut de l'animal ayant changé, la question ne serait donc plus : « quelle taille de cage est optimum ? (sic) » mais : « nous ne voulons plus voir les animaux en cage, comment faire autrement ? », parce que, ajoute-t-elle, « la “cage”, et nous le savons bien pour nous-mêmes, est incompatible avec la liberté et le bonheur. L'animal, comme *prochain*, ne peut plus être mis en cage » (p. 67). Autre morceau de bravoure : « Les processus de domestication ont amené

hommes et animaux à vivre ensemble, à communiquer, à opérer peut-être un accord tacite : l'homme nourrissant, abritant, protégeant l'animal d'élevage des prédateurs en échange de ce que l'animal avait à offrir, laine, lait [...] et en dernier lieu sa vie, dans le cadre des rapports de respect, voire d'affection, rapports qui fondent la légitimité de l'activité d'élevage. » (P. 97) Voilà un bel exemple de lecture idéaliste de l'histoire des techniques – idéaliste et un tantinet cynique !

- 31 Cette idée (empruntée à Catherine et Raphaël Larrère) d'un « contrat domestique » passé entre les humains et les animaux nous vaut aussi cet édifiant parallèle, déjà signalé : l'animal « ne doit-il pas lui aussi être libéré de l'aliénation de la domesticité au même titre que les esclaves et les femmes ? » (p. 158), ou encore cette étonnante auto-animalisation de l'auteur : « Nos relations aux animaux d'élevage [...] peuvent aujourd'hui être repensées [...] sur la base de l'amitié et de la liberté plutôt que sur le pouvoir et l'argent. Aux avantpostes de ce combat d'arrière-garde pour un monde humain, et s'il peut encore exister un avenir pour l'élevage, l'animal en moi persiste et signe. » (P. 286)
- 32 À brouiller ainsi les cartes, à entretenir à l'envi la confusion homme-animaux, J. Porcher se fait l'apôtre d'un nouvel obscurantisme. Les distances qu'elle affiche avec les « défenseurs » radicaux des animaux sont de pure forme. Plus grave encore, pour une zootechnicienne : les perspectives dessinées ici apparaissent, à force d'idéalisme, dénuées de toute portée pratique.
- 33 C'est donc, après un préjugé de départ plutôt favorable, la déception et l'agacement qui l'emportent, accentués par le battage qui a accompagné la publication de cette thèse et son couronnement par le prix « Le Monde de la recherche universitaire ». Par un curieux hasard, c'est à une thèse de sociologie sur l'Iran, plutôt médiocre (Mahnaz Shirali, *La jeunesse iranienne : une génération en crise*), qu'avait été attribué ce même prix en 2001. En tant que spécialiste des deux domaines concernés, le signataire de ces lignes a de bonnes raisons de penser que, dans un cas comme dans l'autre, le jury du *Monde* a malheureusement confondu rigueur et air du temps, éclairage scientifique et feux de l'actualité.